

ainsi pour ne pas gâter leurs vêtemens dont ils s'étaient dépouillés. Malgré les défenses, ils nous accostèrent, et montèrent à bord, burent de l'eau-de-vie, et nous apprirent que depuis quatre jours on avait appris à Nangasaki, au moyen de feux allumés pendant la nuit, la nouvelle de l'approche d'un bâtiment à trois mâts, et que l'on établirait une garde d'observation sur la montagne la plus proche de l'entrée du port. Ils ajoutèrent qu'il s'y trouvait en ce moment deux navires hollandais arrivés depuis le mois de juillet. Ils nous indiquèrent la direction à suivre pour y parvenir; vers une heure nous nous sommes trouvés près de l'entrée.

« On apercevait tout le long de la côte, derrière les rochers dont elle est bordée, plusieurs anses auxquelles aboutissaient de très-belles vallées. Tout annonce que le pays est cultivé avec le plus grand soin. Les points de vue étaient ravissans, le plaisir que l'on éprouvait à les contempler était augmenté par l'aspect d'allées d'arbres bien alignés qui s'étendaient jusqu'aux bornes de l'horizon. Au-delà des vallées, le pays s'élève au nord en une chaîne de montagnes.

« Bientôt, à un signal donné, un canot où se trouvaient des officiers japonais nous accosta; ils refusèrent de monter à bord, nous parlèrent du ton le plus poli et le plus amical et nous

adressèrent les questions les plus minutieuses; on nous demanda entre autres qui nous étions, d'où nous venions, dans quelle intention: si l'ambassade était uniquement destinée pour le Japon, si nous avions de l'artillerie; quelle était la quantité de nos canons, de nos fusils et de nos autres armes; combien de temps avait duré notre voyage, et quel était le lieu que nous avions quitté le plus récemment. Sous quel pavillon nous naviguions, etc. Nous avions à bord un écrit remis en 1792, par le gouvernement Japonais, au lieutenant Laxman; il contenait la permission d'expédier un bâtiment russe au Japon. Cet écrit ayant été présenté, un des officiers le prit et en tira une copie, puis s'enquit du motif pour lequel on avait resté douze ans sans en faire usage, ajoutant que pendant quatre ans on s'était attendu à voir paraître le navire russe, et que des ordres avaient été envoyés en conséquence dans tout l'empire. L'interrogatoire de ces officiers avait principalement pour objet de s'assurer si nous étions réellement Russes: ils nous demandèrent donc en s'en allant un billet écrit en cette langue, n'importe son contenu; alors ils se retirèrent.

« Deux heures après, un autre bateau monté aussi par deux officiers, nous accosta également; il avait ordre du gouverneur de nous indiquer un mouillage; ils ne nous quittèrent que lorsque

nous eûmes laissé tomber l'ancre à l'entrée de la baie, et que nous leur eûmes donné un certificat attestant qu'ils s'étaient acquittés de la commission dont on les avait chargés. Leur ayant représenté que nous ne pouvions le leur délivrer qu'en langue russe, ils répondirent qu'il y avait à Nangasaki des personnes qui l'entendaient parfaitement.

« On connaît, dit M. de Krusenstern, les précautions humiliantes que le gouvernement japonais prend envers les étrangers; sans oser nous flatter d'être mieux accueillis que les autres nations, cependant nous pouvions supposer qu'ayant à bord un ambassadeur envoyé par le souverain d'une nation puissante et voisine au monarque de ce peuple si ombrageux, uniquement pour lui donner des assurances de son amitié, nous éprouverions une réception qui n'aurait rien d'offensant; nous espérions même qu'on nous accorderait un degré de liberté suffisant pour rendre notre séjour moins ennuyeux, et nous dédommager d'une inaction de six mois par la possibilité de recueillir des renseignemens sur un pays si peu connu. Vain espoir! nous n'avons pas même joui de l'espèce de liberté accordée aux Hollandais, le seul peuple européen auquel l'accès de l'empire est permis. Depuis le premier jusqu'au dernier moment de notre séjour dans

la baie de Nangasaki, nous avons été prisonniers dans notre vaisseau; l'ambassadeur, de même que le simple matelot, a été soumis à cette captivité. »

A peine on avait laissé tomber l'ancre, que d'autres officiers japonais vinrent encore interroger les Russes. A la nuit plus de vingt petits bâtimens et bateaux se placèrent à une distance de cinquante à cent pas autour du vaisseau; tous arborèrent une lanterne de papier, de couleur bariolée, ce qui produisait un effet assez agréable. Vers dix heures un plus gros vaisseau, orné de deux grandes lanternes, s'approcha. « On annonça, dit M. Langsdorf, que c'était un officier supérieur qui venait, de la part du gouverneur de Nangasaki, nous féliciter sur notre arrivée, et nous demandait la permission d'entrer à bord; elle lui fut accordée; nous vîmes arriver des officiers et des interprètes hollandais chargés d'examiner la chambre dans laquelle nous comptons recevoir les magistrats ou banios. Bientôt ceux-ci se présentèrent, accompagnés d'une suite nombreuse et de plusieurs interprètes; on les reçut avec tous les honneurs dus à leur rang, le tambour battit, et nos soldats se mirent sous les armes. Ils entrèrent dans la chambre où toutes les personnes attachées à l'ambassade et les officiers du vaisseau s'étaient rassemblés.

« Le principal banio s'assit avec son secrétaire sur le sofa, tous deux les jambes croisées à la manière du pays; quoique la chambre fût très-bien éclairée, leurs domestiques placèrent devant chacun d'eux une lanterne, une boîte contenant un réchaud plein de charbon, une autre où était leur tabac, et une troisième où il y avait un crachoir. Les interprètes se mirent à genoux en demi-cercle autour du sofa.

« On ne tarda pas à s'apercevoir que les banios étaient venus moins pour saluer l'ambassadeur, que pour nous interroger; ils répétèrent dans le plus grand détail les questions auxquelles nous avions déjà répondu à satiété. Chacune de nos réponses fut écrite à l'instant; on s'enquit de la manière la plus minutieuse de la route que nous avions suivie de Cronstadt à Nangasaki, et notamment, si du Kamtchatka nous étions venus par le détroit qui sépare la Corée du Japon, ou le long de la côte orientale de cet empire, et en combien de jours nous avions fait cette traversée. On parut entendre avec plaisir que nous avions passé de ce dernier côté.

« Les banios voulurent ensuite voir la permission originale remise à Laxman; puis ils nous apprirent que, d'après les lois de l'empire, nous devons leur livrer, jusqu'au moment de notre départ, nos canons, nos fusils, nos épées et

notre poudre; ils nous promirent de nous envoyer des vivres le lendemain.

« L'ambassadeur demanda que le gouverneur lui accordât promptement une audience, pour lui montrer la permission, et promit de remettre la poudre ainsi que les armes qui ne faisaient point partie de l'uniforme des officiers. Il sollicita aussi un mouillage plus sûr dans l'intérieur du port, parce que nous étions trop exposés au vent. Nous reçûmes l'assurance d'une réponse pour le lendemain.

« Au bout d'une heure de conversation, le premier banio nous pria de permettre à M. Van-Doeff, chef du comptoir hollandais, et à quelques personnes de sa compagnie, de nous faire une visite; nous ne fûmes pas peu surpris de ce que ces Européens qui étaient dans un canot le long du vaisseau, eussent attendu la permission des Japonais plutôt que la nôtre pour venir à bord. M. Van-Doeff, son secrétaire, les deux capitaines, MM. Musquetier et Bellmar, et le baron Van-Pabst, voyageur hollandais, arrivés dans la chambre, furent appelés l'un après l'autre par un interprète pour faire leur révérence au banio. Ils s'inclinèrent profondément, en tenant leurs bras pendans, et restèrent dans cette position jusqu'à ce que l'interprète leur eût dit de se redresser.

« Chaque fois qu'un des interprètes agenouillés

sur le tapis de la chambre, devait adresser la parole à un banio, il tombait sur ses mains et parlait la tête baissée; quand il avait fini il aspirait l'air à plusieurs reprises avec une espèce de sifflement. Les banios s'exprimaient d'un ton de voix si bas, qu'il nous semblait impossible qu'on pût les entendre ou les comprendre; c'était comme un léger murmure qui produisait à peine quelque impression sur l'oreille. Les interprètes répondaient ordinairement par le monosyllabe: eh, eh! qui signifie probablement: oui; ou bien: je comprends. A minuit tout ce monde se retira.

« Plus de vingt bateaux nous entourèrent pendant la nuit; ils étaient ornés d'un grand nombre de pavillons; on apercevait sur quelques-uns des arcs et des flèches, ainsi que des matelots impériaux, reconnaissables à leurs vêtements blancs rayés de bleu. Le 9 après midi un petit bateau nous apporta des poules, des canards, des raves, du riz et du poisson; c'était un présent du gouverneur; en même temps on nous annonça la visite de plusieurs personnages de haut rang.

« Bientôt une grande chaloupe ornée de plusieurs pavillons et de marques de distinction, munie de rideaux bleus et blancs, et suivie de plusieurs petits bateaux, s'avança au son des timbales vers la *Nadiejeda*; les rameurs faisaient mouvoir leurs avirons en cadence et en criant.

Les interprètes nous dirent que cette chaloupe portait le trésorier qui est égal au gouverneur, un secrétaire de celui-ci, et l'otona ou maire de la ville. Trois cavaliers de l'ambassade allèrent les saluer à bord de leur chaloupe; l'ambassadeur vint au-devant d'eux sur le pont; on leur rendit les honneurs militaires; le trésorier et le secrétaire s'assirent sur le sofa, le banio sur un siège à droite, tous à la manière européenne; du reste tout était disposé comme à la visite de la veille.

« L'objet de celle-ci était de nous demander notre poudre et toutes nos armes; l'ambassadeur y consentit avec la restriction que les officiers et lui garderaient leurs épées, partie essentielle de leur uniforme, et que de même sa garde d'honneur, composée de sept hommes, conserverait ses fusils; les Japonais consentirent au premier point; mais sur le second, ils représentèrent que c'était absolument contraire aux lois de l'empire; et ils offrirent de donner à l'ambassadeur une garde d'honneur à leur manière. M. de Resanov persistant dans ses prétentions, il fut convenu que ce point resterait en suspens jusqu'à nouvel ordre. Vraisemblablement un courrier fut expédié à Iedo pour exposer cette difficulté.

« Les Japonais demandèrent de plus l'écrit original remis à Laxman; il leur fut remis; enfin la lettre de l'empereur de Russie à celui du Japon,

déclarant en même temps que le vaisseau ne serait admis dans le port de Nangasaki, que lorsque le gouverneur connaîtrait le contenu de cette pièce. M. de Resanov donna aux interprètes une copie de la lettre pour la lire aux banios, en leur faisant observer que son souverain l'avait chargé de remettre l'original à l'empereur du Japon en personne, et la copie au gouverneur de Nangasaki.

« Les banios ayant examiné la lettre qui était écrite en russe, en japonais et en mandchou, assurèrent qu'ils ne pouvaient ni la lire ni la comprendre, parce qu'elle était composée en style commun et tracée en mauvais caractères; ils ajoutèrent que le gouverneur devait l'avoir entre les mains pour être instruit de son contenu et du but de l'ambassade. M. de Resanov demanda à avoir promptement une audience du gouverneur, en déclarant qu'il le mettrait au fait de la lettre et du motif de sa venue. Les banios ayant insisté, on leur dit que l'autocrate de la Russie désirait de former des liaisons d'amitié et de commerce avec le Japon, et avait à cet effet envoyé un ambassadeur chargé de présens pour l'empereur du Japon. Alors ils s'enquirent des conditions de cette alliance; on répondit que l'ambassadeur avait les pleins pouvoirs de son souverain, et qu'il réglerait les conditions en son nom, après y avoir réfléchi d'après l'état du Japon. Cette parti-

cularité sembla produire une forte impression sur leur esprit.

« On nous enleva nos armes et on conduisit la *Nadiejeda* dans la partie de la rade qui est à l'ouest du Papenberg; on refusa de nous conduire dans la partie orientale, sous prétexte qu'elle était occupée par les jonques chinoises, quoiqu'il n'y en eût que cinq. On leva l'ancre à minuit, plus de soixante bateaux nous remorquèrent; ils étaient divisés en cinq lignes, chacun conserva si bien sa position qu'elle ne changea jamais.

« L'on permit aux Hollandais que nous avions vus la veille, de nous rendre encore visite; comme ils parlaient bien allemand, anglais et français, ils nous rendirent des services essentiels pendant la négociation. Le capitaine Musquetier surtout était très-instruit. Leur conversation fut très-intéressante pour nous. Ce fut la dernière fois que nous jouîmes de leur société.

« Au moment où le principal banio m'adressait la parole, dit M. de Krusenstern, un des interprètes s'avisait de mettre sa main sur mon dos, en me poussant doucement pour me faire saluer à la hollandaise; je le regardai fixement, et d'un air très-sérieux; il n'alla pas plus loin, et ensuite n'osa pas renouveler son insolente tentative.

« Trente-deux bâtimens de garde formaient autour de la *Nadiejeda*, une ligne qu'aucun bâti-

ment ne pouvait passer ; trois autres se tenaient tout près de notre arrière pour recevoir nos ordres lorsque nous avions besoin des interprètes, de provisions ou d'un objet quelconque. Comme cette partie de la rade est passablement ouverte, nos gardiens étaient souvent forcés d'abandonner leur poste lorsque le vent fraîchissait un peu trop ; ils revenaient aussitôt qu'il s'était calmé, ce qui arrivait fréquemment deux fois par jour.

« Dans notre captivité nous avions au moins la consolation de jouir d'une perspective fort agréable. Les montagnes de leur base à leur sommet étaient très-bien cultivées, leurs pentes offraient des champs disposés en terrasses et entremêlés de pelouses verdoyantes, de bosquets et de touffes d'arbres. Des villages et des maisons isolées répandaient de la variété sur le paysage, et les travaux des laboureurs animaient la scène. Sur le rivage le plus proche nous apercevions des murs revêtus de rideaux et ornés de pavillons, de même que les maisons voisines ; on nous dit que c'étaient des forts ou des batteries.

« Un banio vint nous voir avec son secrétaire et ses interprètes ; à sa demande, M. de Resanov remit aux interprètes la lettre à l'empereur du Japon, pour qu'ils la lussent attentivement et se pénétrassent bien de son esprit, parce qu'on devait expédier à Iedô un courrier chargé de faire

connaître le motif de notre venue. Les observations critiques furent renouvelées, ensuite les interprètes nous prièrent de leur expliquer le sens des points principaux, afin d'éviter les malentendus, les ambiguïtés, et toutes les difficultés. Ils écrivirent chaque phrase en la répétant deux et trois fois pour rendre l'original le plus fidèlement possible.

« Le banio s'était conduit avec toute la politesse et la complaisance imaginables ; lorsqu'il eut fini, l'ambassadeur lui offrit la copie de la lettre qu'il lui avait si obstinément refusée la veille, pour qu'il la fit lire au gouverneur. Cette proposition causa une surprise très-agréable aux Japonais, et ils le manifestèrent par l'air de confiance qu'ils prirent avec nous. Les interprètes nous adressèrent des questions très-détaillées sur les productions de la Russie et sur son commerce ; mais nous ne pûmes savoir si c'était par ordre du gouverneur ou par simple curiosité. Ils notèrent toutes les réponses ; on ne leur en fit que de générales, en leur disant que lorsqu'il y aurait quelque chose de décidé sur les relations à établir, on s'expliquerait davantage ; ils ne parurent pas mécontents.

« Quelques interprètes qui n'étaient pas occupés officiellement, commencèrent à se mettre au fait de la langue russe. Nous fûmes surpris de

la facilité, de la mémoire et de la curiosité de ces écoliers volontaires.

« Le 11, le 13 et le 15 octobre, les Japonais célébrèrent une grande fête; leur usage de toujours séparer les jours de fête par des jours de travail est très-sage. Nous ne reçûmes pas de visites.

« Le 12 au point du jour les jonques chinoises mirent à la voile, des bateaux japonais les remorquèrent jusque dans le voisinage de notre mouillage. Rien n'égale la difficulté de hisser les voiles de ces jonques faites avec des nattes; la maladresse de l'équipage est égale à la peine qu'il est obligé de prendre; nous avons vu cent hommes travailler pendant plus de deux heures, en poussant des cris affreux pour déployer une voile à l'aide du cabestan.

« Le 15 le temps fut très-beau, de sorte qu'une quantité innombrable de bateaux de plaisance, se promena dans la rade; ils n'avaient pas de pavillons, la plupart étaient remplis de femmes qui paraissaient être d'un rang distingué, et qui par curiosité venaient regarder de loin notre vaisseau. Les bâtimens de garde les forçaient de se tenir à la distance prescrite.

« Cent bateaux vinrent le 16 nous prendre à la remorque pour nous conduire à l'est du Papenberg. L'ambassadeur avait demandé que le vais-

seau mouillât dans le port intérieur, pour pouvoir réparer les dommages que l'ouragan lui avait causés et boucher sa voie d'eau: on fonda le refus, non sur la nécessité d'en obtenir la permission d'Iedo, mais sur un prétexte ridicule et qui ressemblait à un persiflage. On objecta qu'un vaisseau de guerre de l'empereur de Russie, ayant à bord un ambassadeur de ce monarque, ne devait pas se trouver confondu avec des navires marchands; on ajouta qu'aussitôt après le départ des Hollandais nous pourrions prendre leur place.

« Un interprète vint le 21 nous annoncer de la part du gouverneur que les deux vaisseaux hollandais passeraient le lendemain dans la rade du Papenberg, et que dans aucun cas nous ne devions envoyer de canot à leur bord.

« L'ambassadeur avait demandé à pouvoir communiquer avec les capitaines hollandais qui allaient partir, ou au moins la permission pour M. de Krusenstern, de leur parler, afin de profiter de cette occasion d'instruire par écrit son souverain de son heureuse arrivée au Japon. Les interprètes s'enquirent du nombre et de la grosseur des lettres que l'on voulait expédier en Europe, et deux jours après ils revinrent avec deux officiers; ils répondirent que, quoiqu'il fût expressément défendu et contraire aux lois, que les étran-

gers de nations différentes, qui étaient au Japon, entretenissent ensemble ou avec d'autres pays, un commerce de lettres, toutefois le gouverneur, par considération personnelle pour l'ambassadeur russe, lui permettait d'envoyer par les Hollandais des lettres en Europe, à condition qu'elles ne seraient pas cachetées. M. de Resanov avait rejeté cette proposition comme inadmissible. Enfin il fut convenu que la lettre ne contiendrait qu'une relation succincte du voyage du Kamtchatka à Nangasaki, et de l'état de l'équipage. Cette lettre ayant été traduite par les interprètes, il en fut remis au gouverneur de Nangasaki une copie faite si exactement, que chaque ligne se terminait par les mêmes caractères que dans l'original; le gouverneur, après les avoir confrontés, renvoya celui-ci à bord par deux secrétaires, en présence desquels il fut cacheté.

« Lorsque les bâtimens hollandais mirent à la voile, M. de Krusenstern souhaita un bon voyage aux capitaines, et s'informa de leur santé; ils ne répondirent qu'en abaissant leur porte-voix. Le chef du comptoir ayant écrit à l'ambassadeur, avec la permission du gouverneur, pour lui accuser réception de sa lettre destinée pour la Russie, et lui assurer qu'elle serait certainement expédiée en Europe, excusa le silence des capitaines, en annonçant qu'il leur avait été rigoureusement dé-

fendu de répondre un seul mot aux questions des Russes.

« Depuis long-temps l'ambassadeur témoignait le désir d'avoir une maison à terre, où il pourrait habiter et déballer les présens destinés à l'empereur du Japon; il exposait aussi que le vaisseau avait besoin d'être radoubé: on convenait de la justesse de ses demandes, mais on ne pouvait rien accorder avant d'avoir reçu la réponse d'Iedo sur tous les points.

« La ville de Nangasaki a deux gouverneurs qui alternent tous les six mois; le second arriva d'Iedo quelques jours après que nous fûmes entrés dans le port; son prédécesseur n'osa cependant pas se retirer, parce que nous étions venus pendant qu'il était encore en fonctions; il fut ainsi obligé de rester à Nangasaki pendant tout notre séjour. Ils répondaient conjointement à tous nos messages.

Enfin le 28 octobre deux banios annoncèrent à l'ambassadeur que la maison et l'emplacement qu'on lui avait destinés étaient prêts; il y alla en canot, suivi de plusieurs bateaux de garde; le lieu destiné à la promenade était extrêmement resserré: il avait à peu près deux fois la longueur du vaisseau; une palissade de bambous l'entourait de tous les côtés, on en avait arraché entièrement l'herbe et uni la surface que l'on avait couverte de sable; une petite maison de plai-